

**DÉBATS AUTOUR DU
FÉMINISME DANS LES
JOURNAUX MONDAINS
DES ALPES MARITIMES
1880 - 1939**

Suzanne CERVERA

La vie de salon à la fin du XIXe siècle est pour les femmes du monde une occasion exceptionnelle d'agir en dehors de la sphère privée; riches, cultivées, libérées par une abondante main d'œuvre des soucis domestiques, elles constituent sans doute l'essentiel du lectorat des journaux mondains, particulièrement nombreux et intéressants à la Belle Epoque dans les Alpes Maritimes . En effet, dès avant le rattachement du Comté de Nice à la France, mais davantage à partir du Second Empire, un « beau monde » cosmopolite a coutume de se réunir sur la Riviera pendant la Saison d'hiver. Animatrices des salons, dignes émules du Siècle des Lumières, de la Marquise du Deffand et de Madame Geoffrin, ou, bien plus proche d'elles, de la charmante Laetizia Bonaparte-Wyse, la petite-nièce de Napoléon, des dames participent, en proportion étonnante, à la direction et à la rédaction de périodiques, où toute une société se mire en vers et en prose : « Une bonne nouvelle à vous annoncer, oh mes charmantes lectrices, la collaboration d'une jeune fille qui vient d'être reçue membre de l'Association poétique, grâce à ses petits chefs d'œuvre, tels seulement que peut en rêver l'âme délicate et tendre d'une femme .. » annonce *Le Petit Poète* dans sa troisième livraison, puis il précise : « Jusqu'à ce jour nous comptons trois fois plus de lectrices que de lecteurs . »¹

Cet état de choses explique la place essentielle qu'ont tenue dans ces journaux les controverses autour du féminisme. Ces femmes auxquelles leur fortune, leur naissance ou leur talent donnaient la parole ont pu s'exprimer au moment où s'exacerbaient à la fois l'aspiration à une relative égalité des sexes et les réticences des hommes les plus conservateurs devant cette perspective. Si nombre d'entre eux ont débattu d'un sujet à la mode, peu, dans le cadre conventionnel du journalisme de salon, se sont risqués à sortir des sentiers battus de la misogynie simpliste. Le rôle central de nombre de femmes de la haute société dans la vie mondaine et intellectuelle de la Saison, leur liberté d'allure, les amusantes controverses à propos des bas-bleus ou des sportives, occultent sans nul doute une réalité plus oppressive dont les preuves affleurent dans le discours ambiant et s'affirment dans le champ du politique. Dans l'annonce d'une conférence de Victor Garién sur « Le luxe au XIX^{ème} siècle », on peut lire cette mention offensante par ce qu'elle sous-entend : « Les dames pourront y assister » !²

• La femme du monde entre image vertueuse et décadente

L'image que ces revues nous donnent de la femme du monde semble a priori celle d'une créature futile, au rôle mal défini en dehors de celui de mère, dont ces journaux font peu état. De plus tout humour, même grossier, sur le thème inépuisable de la différence féminine, est destiné à un franc succès et flatte les lecteurs masculins heureux que soit prouvée une fois de plus leur supériorité .

L'ambiguïté et l'animalité de la nature des femmes , entre beauté charmeuse mais toute de mensonge, de calomnie, de cruauté et de vice, surtout si elle appartient aux classes inférieures , ou chaste et laide vertu dont la « constitution féminine est alors estropiée » , trouble les âmes masculines naïves et passionnées .³ Mais l'homme, dont la destinée est de souffrir par elle, se doit d'être toujours bon pour la femme et d'écouter ses conseils, les moins coûteux et les plus perspicaces qui soient, surtout si elle a été bien dirigée, corrigée et « augmentée » par de bons exemples.⁴ Mais ces trésors, ces « transparences

¹ Voir *Provence historique* 1997 , « Lieux de sociabilité à l'usage des jeunes filles » .
Le Petit Poète, 17 mai , 24 juin 1895

² *Nice artistique et industriel*, 22 décembre 1899.

³ *Le Petit Poète*, 18 avril 1903, à propos de « Claudine », de Colette, *Cannes Artiste*, 11 janvier 1903 .

⁴ *L'Indicateur général des Alpes Maritimes et des Villes de Saison*, 15 , 30 novembre 1881, 22 mai , 30 septembre 1883 par Louis Docteur, son directeur, dans une série d'articles intitulée « La vérité sur la femme » . *L'Olivier*, avril 1912, texte de J.Lorrain

d'âmes » se cachent, et plus nombreuses sont les « hystériques des deux mondes accourues ici exaspérer leur névrose dans la folie endémique de leurs pareilles et l'énervement du mistral ». La vision décadente de Jean Lorrain semble être le dogme qu'expriment la plupart des journaux mondains, et auxquels ils se réfèrent pendant de longues années, avec peu de signes d'évolution, et une misogynie plus ou moins nuancée.

La féminité, miroir à deux faces ? Le conformisme de la bonne société qu'incarnent ces journaux et qu'expriment essentiellement les rédacteurs masculins s'effraie de la perspective d'une égalité des sexes, tant sont ancrées dans les mentalités les idées de la stupidité et de la nocivité féminines. Pendant longtemps nombre de femmes estimeront que leur rôle consiste exclusivement à exciter les désirs du mâle, se plairont à constater jusqu'où va le pouvoir de leurs charmes, et même n'hésiteront pas à conseiller à celui qui prétend les adorer le vol ou le crime, pense le toujours conformiste Jean Francoeur, des *Rives d'or*.⁵ Les femmes elles-mêmes, comme Hélène Dumas, rédactrice de *L'Avenir de Beaulieu*, ne se rebellent pas contre cette image d'elles-mêmes, « animal divin » et « petite bête d'amour », à laquelle mode, folies, rêves sont aussi nécessaires que le boire et le manger.⁶ « Micles Macle », du *Mentonnois* s'inscrit en faux contre toute plasticité éducable et explique par l'instinct les comportements féminins : « Les femmes n'ont jamais eu de sens moral, elles se laissent uniquement guider par leurs sympathies et leurs préventions. »⁷

La preuve en est qu'elles sont majoritaires à la roulette, et *La Gazette rose de la Riviera et de Monte Carlo*, pourtant largement ouverte à des femmes aussi emblématiques d'un féminisme intelligent que Marc de Fontenelle, pharmacienne et écrivain, peut publier, le 27 mars 1913, montrant ainsi la vanité de trente ans de débat féministe, le commentaire péjoratif et décevant qui suit : « Elles ont un hanneton dans le cervelet ».

Tout concourt à la mise en valeur de la beauté féminine, tenues d'extérieur originales et seyantes, robes de bal, déguisements, que décrivent les rédactrices des rubriques spécialisées dans des publi-reportages alléchants.⁸

Les journaux mondains anglais et américains sont les premiers à organiser des concours de beauté. Pour *Riviera Express*, il s'agit d'écrire au journal pour désigner la « smartest lady ». Madame Villiers-Chapman, fille du directeur du journal, est choisie par 756 correspondants, au détriment de Blanche de Nevers ou de Madame Biovès - pourtant épouse du maire de Menton - qui n'ont que deux voix ! Un mois plus tard le thème est : « Who is the « Belle » of the Riviera Season ? »

Plus tard dans les années vingt fleuriront les concours du plus joli sourire, du plus beau pyjama de plage, ou même à Juan-les-Pins, *La Brise* nous l'apprend, celui du plus joli pied de Cendrillon de la Côte d'Azur, et l'ironie d'Henry Hardy-Polday sur ces manifestations électorales qui ont tout « d'expositions de jolis minois, avec accompagnement de rondeurs tentatrices et la mention Défense de toucher » sera toujours d'actualité.⁹

Beauté et galanterie sont proches et la compagnie P.L.M. elle-même est accusée de devenir « une compagnie galante » pour avoir introduit des femmes de chambre dans les

⁵ *Les Rives d'Or*, 5 décembre 1897. Editorial de Jean Francoeur.

⁶ *L'Avenir de Beaulieu*, 10 avril 1910

⁷ *Le Mentonnais*, 17 janvier 1894

⁸ Ainsi la baronne de Lanzac dans *Le Féministe* du 1er octobre 1906 : « Plus que jamais nous empruntons à l'Empire. Nous aurons les vêtements amples, retombant en larges plis, les redingotes, les paletots courts, les collets, les petits vêtements en caracul, les manteaux du soir particulièrement confortables, faciles à glisser sur les corsages légers. » ou *Nice littéraire* du 25 mars 1909 : « Le Comité des Fêtes a choisi la couleur de la redoute de 1910 en y ajoutant les dispenses suivantes : costume rose garni d'une ceinture noire et d'un flot de rubans noirs sur l'épaule gauche ; toute la partie noire du costume peut être pailletée d'or et d'argent »

⁹ *L'Illustration du Littoral*, 22 janvier 1899, *Riviera Express*, 22 janvier et 22 février 1902, *Biodongraphie de l'Estérel en Italie*, 11 novembre 1927.

wagons-lits du Train Bleu.¹⁰ Jusqu'à quand se prolonge cet état de grâce ? «La femme est appelée à plaire ; jeune elle doit commander le désir, vieille le respect et le sentiment . »

Claire Galichon, de *L'Union artistique et littéraire*, conseille la coquetterie à tout âge.¹¹ *Le Monde élégant* fait mine de lancer une enquête sur «l'âge passionnel des femmes» : «A quel âge une femme de luxe peut-elle être considérée comme une vieille femme ? » mais se garde bien de publier les réponses .¹² Fiammetta, une «femme d'esprit, - un bas-bleu, si l'on veut», dont *Nice artistique et industriel* « a acquis la piquante collaboration », avait déjà répondu à sa manière : « Agée déjà –je vais avoir quarante ans -, je suis de celles qui prennent leur vieillesse en gaîté et qui la supportent vaillamment, avec décence, comme une véritable femme. »¹³

Il est vrai que quarante ans était l'âge canonique; cette déclaration participait à la présentation d'une équipe de jeunes journalistes dont certains étaient , comme Georges Pietri , encore étudiants. On peut se demander en quoi consistait le fait de supporter sa vieillesse avec décence : vouloir à tout prix paraître plus jeune , ou le contraire ? Que penser de l'expression «comme une vraie femme», Fiammetta l'emploie-t-elle dans le sens général et philosophique, comme lorsqu'on dit «comme un Homme », ou bien veut-elle signifier qu'une «vraie femme» sait s'adapter aux étapes de la vie ?

C'est un peu ce que Nicette Peretti della Rocca, dont les cinquante ans de journalisme littéraire nous permettent , malgré sa discrétion , de suivre un peu la vie de femme , exprime le 20 mai 1919 dans son billet du jour : «Donne un dernier soupir à ta beauté, et commence à descendre le dernier coteau de la vie. Panse ce pauvre cœur avec le baume sacré de la résignation. »

Les étapes de la vie féminine sont donc tracées : après l'âge de la beauté, la résignation s'impose . Le tout est donc d'avoir un secret de jouvence pour retarder ce stade, et *Le Féministe* le confie à ses lectrices le 1er novembre 1906, nous donnant une petite idée de l'idéal féminin de l'époque du faux cul: une créature toute de rondeurs , peut-être pour lutter contre l'image désincarnée de la phtisie, si fréquente dans ces années de «Belle Epoque» : « Si vous maigrissez , il faut avoir recours aussitôt à la suralimentation pour conserver l'harmonie de vos formes ...»

Dans les journaux mondains, dont pourtant le lectorat du «beau sexe » est important , les rubriques proprement «féminines» sont réduites à quelques descriptions de toilettes d'élégantes mondaines et à des publi-reportages et recettes de cuisine à vocation publicitaire. La femme que ces journaux évoquent est , n'en déplaise à ces messieurs, un «bas-bleu», une intellectuelle qui camoufle son identité sous un pseudonyme de préférence masculin, et écrit des romans ou des poèmes sur les thèmes du sacrifice . Seule , et de façon bien exceptionnelle, *L'Union artistique et littéraire* signale avec un peu d'humour, denrée rare sur ce sujet, l'existence du «Club des Rieuses», club d' «Artistes femmes», mais il faut croire qu'elles ont du mal à rire toutes seules puisqu'elles organisent un bal «avec hommes»¹⁴.

Madame Peretti Della Rocca, directrice, conjointement avec son mari, de *Nice littéraire* puis de *Paris Nice* sous le pseudonyme de Nicette, présente, elle, le visage étonnamment complet et moderne d'une femme à la fois fille, épouse, mère, et qui exerce dynamiquement et avec compétence une profession qui pourrait être masculine . Pour elle la femme est toujours jeune car elle la voit en tant qu'être humain à part entière et non en tant qu'objet du désir ou du rejet masculin . Cependant elle porte sur elle un jugement moral , et étiquette les spécimens cosmopolites que la vie de salon lui fait côtoyer, avec l'idée que

¹⁰ *L'Hiver au Soleil*, 29 décembre 1906

¹¹ *L'Union artistique et littéraire*, 22 avril 1911

¹² *Le Monde élégant*, 14 décembre 1902

¹³ *Nice artistique et industriel*, 6 novembre 1884

¹⁴ *L'Union artistique et littéraire*, 11 mars 1882

l'aspect physique reflète l'âme . Nicette tient beaucoup à la beauté féminine, que, très représentative de son époque, elle n'imagine pas autrement qu' européenne et blanche : «La femme est la tige essentielle, primordiale de l'espèce humaine ... De toutes celles qui réalisent au plus haut degré le type de la beauté idéale, ce sont celles qui appartiennent à la race blanche dite caucasienne et couvrent cette terre d'un réseau charmant ... Le tort qu'on a en général, c'est de juger la femme sur ce qui se fane le plus vite, le visage. L'indolente Italienne, la froide Anglaise, la Russe sentimentale, la rêveuse Allemande se conservent bien plus longtemps jeunes de visage que la Française vive et ardente à tous les plaisirs, désireuse de tous les bonheurs, chercheuse intrépide de toutes les sensations. »¹⁵

L'époque est vraiment aux classements pseudo-scientifiques qui débouchent la plupart du temps sur des clichés presque racistes, tel celui du colonel Bidault : «La brune est la femme de feu ; la blonde est douée d'un esprit moins brillant , mais d'un jugement plus sûr ».

Nicette dresse au fur et à mesure des numéros de sa revue et des épisodes de sa vie de femme un portrait de plus en plus nuancé de la femme de la bonne société des années 1900, dans lequel la beauté physique passe au second plan derrière de solides qualités morales de mère et d'épouse, mais où la propension à souffrir paraît le triste privilège du sexe . Une série de petites chroniques intitulée «Profils de femmes » fait défiler «La vieille fille », « d'abord résolue, maintenant coupable »¹⁶ car incapable de séduire et retenir l'homme par nature volage puis «Libre», sans joie, et apparemment sans choix préalable : «De mon coeur supplicié j'ai brisé la dernière porte ; l'oiseau captif s'est envolé, il ne reviendra plus et dans la pauvre cage, vide désormais, tout demeurera, tristesse, deuil et regrets . »

Deux autres épisodes de la série présentent successivement «Sacrifiée», puis «Délaissée», achevant par «Résignée» cette vision doloriste, due peut-être aux attaches corses des Peretti, mais que l'on retrouve dans beaucoup de nouvelles ou de feuilletons que publient les journaux mondains et qui mettent en cause le rôle familial des femmes ; elles se retrouvent très souvent abandonnées, avec la honte de l'enfant «bâtard »¹⁷ ; elles refusent le mariage pour soigner leurs vieux parents¹⁸, à moins que par un effet inverse elles ne se vautrent dans le péché, conduisant leur famille à la déchéance¹⁹.

Léon Blum, a vu, dans les salons, des créatures infortunées qui vieillissent tristement sans trouver de mari, asservies comme les prêtresses antiques au vœu de chasteté. Sa raison ne peut admettre que des êtres vivants soient systématiquement privés des joies de la vie et de regarder comme un péché l'acte le plus naturel. Comme le Baron Scander-Levi qui le cite dans sa revue, il préconise, dans son essai « Du mariage » , l'égalité des partenaires au moment de l'union, et, pourquoi pas, l'union libre. Idée révolutionnaire, car la femme coquette, charmante, reste soumise à l'homme dans la vision qu'en donnent les journaux mondains. Dans *L'Olive*, «Pulcinella» justifie la coquetterie comme une entreprise de séduction par rapport à l'homme , et non comme une valorisation personnelle, et en cela elle se révèle moins indépendante, moins réfléchie dans son évolution que la directrice de *Nice littéraire*: «Préparons d'abord robes et dessous , car pour le flirt , et le flirt carnavalesque surtout, la surprise, la délicieuse surprise qu'on LUI fera, doit être complète, et il faudra être ravissante. »²⁰

Jean du Maine répond à son épouse Nicette dans un petit débat à parfum conjugal . Ce bon compagnon qui partage pourtant étroitement avec elle vie professionnelle et vie familiale, - les naissances de leurs enfants, les poèmes d'amour, les petites chamailleries

¹⁵ *Nice littéraire*, 3 mars 1899 . *Le Féministe*, 20 janvier 1908.

¹⁶ *La Donna*,., numéros d'octobre et novembre 1907.

¹⁷ *Les Echos de Nice*, 26 décembre 1887, « Le sabot de Noël » , Nouvelle .

¹⁸ Voir la nouvelle de Marcel Prévost intitulée « Papa » , *La Saison de Nice*, 12 décembre 1901

¹⁹ *La Saison de Nice*, 30 janvier 1886 .

²⁰ *L'Olive*, 10 novembre 1906

littéraires, les deuils, témoignent d'une relation de couple forte et sincère, ne peut s'empêcher de se montrer résolument antiféministe, puisqu'il démontre que l'éventuelle égalité de la femme repose sur des avantages d'ordre matériel. Par élimination on comprend que ceux qui sont impartis aux hommes sont d'ordre moral et intellectuel. «Pourquoi, dites-vous, la femme resterait-elle soumise à l'homme, puisque les raisons qu'on en donnait jusqu'ici n'existent plus ? Je reconnais que la femme est supérieure à l'homme par la grâce, par la beauté, par le cœur, par la faiblesse. Mais ces avantages sont d'un ordre matériel, et beaucoup de femmes, trop même, en sont dépourvues. »

Et Jean du Maine de déployer toute une argumentation pour démontrer que l'égalité des sexes est une utopie : L'Homme est le chêne près duquel s'abrite la faiblesse des femmes, naturellement peureuses . Elles adorent les chats, symbole de ce qu'elles sont futiles et inconsidérées . Par nature, la femme est l'«éternelle malade »,et cette infirmité la soumet à l'homme. Mais elle a un «rôle sublime », «qu'elle nous conçoive, nous enfante, nous élève, nobles, fiers et forts, épris de devoir, avides de gloire, lions pour la lutte . »

De cette argumentation un peu spéieuse, on peut retenir les clichés inévitables : à la force, au sérieux, à la robustesse de l'homme s'opposent la faiblesse, la légèreté, l'indolence malade de la femme, d'Alfred de Vigny . La chute du propos est intéressante par l'analyse du rôle de reproductrice l'«enfant malade et douze fois impure» et d'éducatrice de la femme , le seul qui puisse lui valoir une certaine considération, et du résultat attendu , énumération de «belles qualités» typiquement masculines, bien sûr et de termes hautement valorisants utilisés au service de l'homme : la «noblesse», la « fierté», la « force», le « sens du devoir», pour se terminer sur la comparaison avec l'animal le plus noble qui soit, le roi des animaux. Nicette pourfend par ailleurs le cliché selon lequel les femmes seraient elles-mêmes responsables de la mésestime que les hommes ont pour elles .

On peut imaginer que cette joute écrite entre deux époux permettait la connivence d'une double lecture humoristique, mais la prose de la plupart des collaborateurs masculins des journaux mondains sur le sujet ne taquine guère l'humour et, au contraire extrêmement lourde, complète la vision d'une société figée et facilement encline à l'exclusion . L'égalité relative de ces femmes de lettres avec leurs collaborateurs masculins n'était que superficielle et acquise souvent au prix d'un célibat librement assumé, comme celui de la comtesse de Sauteyron, Léon Sarty, directrice de *L'Union artistique et littéraire*, ou d'une grande séduction appuyée par une fortune personnelle ou une noble origine, comme pour Laetitia Bonaparte -Wyse, Madame de Rute , mystérieux baron Stock pour l'édition.

Ce rôle de mère que son mari lui reconnaît entièrement, Nicette, qui a perdu deux enfants sur trois, dont un fils de dix-huit ans, est presque la seule de toutes ces femmes de lettres à le valoriser, si l'on excepte la tendresse de l'article de Séverine sur «La mort de Lola», à propos de la mort de la fille de Madame de Rute : « L'amour maternel est le seul qui soit dénué d'égoïsme ou d'arrière-pensée ».²¹

Son mari accorde une énorme importance au choix d'une épouse, et pourtant, dit-il , «On ne choisit pas une femme, on la rencontre. Il faut prendre au hasard, comme sur un coup de dés, comme avec un billet de loterie, la femme qui vous aidera à traverser la vie, à braver les coups du sort . »

C'est peut-être le plus beau témoignage d'amour que l'allusion à cette rencontre hasardeuse, et réussie. Par contre les autres journaux développent avec malveillance le thème du «mariage bourgeois» . On trouve pour préparer la jeune fille à ce «beau rôle» des publicités pour le «Livre de l'épousée». *La Donna* donne de l'épouse idéale une définition empruntée au *Petit Niçois* sous la signature «Le Furet», dans le numéro d'avril 1907, un être

²¹ *Nice littéraire* , « Profils de femmes », numéros d'octobre et novembre 1895, puis 5 avril 1896 (Débat) et *Cannes mondain*, 21 janvier 1904

de santé apte à savourer toutes les joies de la vie, mère robuste, aux flancs solides et aux mamelles gorgées de lait, épouse aimante, prête au sacrifice de son repos, de son sommeil si sous son toit la maladie vient happer l'un des siens, bref une vraie femme !

L'utilisation de faits-divers glissés dans un éditorial veut encourager les femmes à supporter une union tyrannique que le vocabulaire employé dévalorise particulièrement. Ainsi, le mariage, dénué de tout sentiment amoureux, consisterait à remettre sur pied un être dégradé moralement et physiquement par le jeu ou l'alcool. Comme l'homme a voulu voler le sourire de la Joconde, il épouse une femme, par intérêt, par sens de la propriété. Que vienne l'émancipation, avant même que l'on ne retrouve le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, cette incarnation de l'éternel mystère féminin !²² Le divorce n'est d'autre part pas très favorable à la femme : «L'homme sort du mariage avec toute son autorité, toute sa force ; la femme y laisse beaucoup de sa dignité, et de tous les biens qu'elle apporta le soir de ses épousailles, elle n'emporte que son argent . »²³

D'ailleurs, cette séparation n'est pas une solution au mauvais mariage, en particulier après un adultère. Dans *Cannes Artiste* un éditorial signé «Faust» et intitulé «Coup de canif» discute de l'abrogation de l'article 298 du Code Civil qui interdit le mariage entre des complices d'adultère : « Voyons, croyez-vous que ce soit pour vous épouser que l'autre vous a conquise ? Ne serait-ce pas, plutôt, que, horrifié par la seule idée du mariage, il a fait le siège d'une femme mariée pour être sûr et certain de ne pas être obligé de convoler en de légitimes noces? »²⁴

Nicette Peretti della Rocca n'est pas convaincue. Elle cite le plus mysogine des collaborateurs de *La Revue des Revues* le docteur Cesare Lombroso, criminologue, persuadé que les tares féminines sont liées à l'essence même du sexe, et que les femmes ne sont pas réservées, mais accoutumées à l'hypocrisie par le fait de devoir dissimuler leur indisposition tous les vingt-huit jours. La femme possède, pense-t-il, quatre armes, la langue, les ongles, les larmes, et les évanouissements, toutes basées sur une fausseté qui remplace l'intelligence. « Les femmes célèbres, comme George Sand, sont des Pygmées qu'il ne sied point de mesurer au colossal talent des hommes. Elles n'ont pas d'intelligence, pas de génie musical. Elles ont un peu de flair, du tact et de la finesse ». Elle riposte, confiante en l'avenir féminin : «Ouvre tes ailes, beau papillon d'azur, et plane haut. »²⁵

• Enseignement et carrières féminines

A cette femme belle et vertueuse qui s'élève au dessus des sarcasmes masculins, on peut opposer la militante, que son rôle en 1848, pendant ou après la Commune, ou son socialisme connotent péjorativement auprès des lecteurs du Littoral assoiffés de respectabilité soumise, comme Louise Michel qui vient de lancer une «grève des femmes», ou sa «lieutenante», Paule Minck : « Elle vient de proposer aux femmes de se mettre en grève de toutes les manières possibles, comme ouvrières et comme épouses, tant que les hommes, leurs tyrans, ne leur auront pas restitué les droits qu'elles revendiquent. C'est à Belleville qu'elle vient de fonder cette Ligue Internationale des Femmes, et des souscriptions sont ouvertes dans plusieurs journaux pour cette grève d'un nouveau genre .»

²² *Le Midi hivernal*, 9 avril 1896 .

La Chronique des Villes d'eaux et des Stations françaises, 11 novembre 1911. Commentaire en rapport avec le vol de la Joconde !

²³ *Nice littéraire*, 5 janvier 1899

²⁴ *Cannes Artiste*, 14 décembre 1902

²⁵ *Nice littéraire*, 25 novembre 1897 , 3 décembre 1910 . *Artistique Revue*, 20 avril 1907 « La chronique féministe » de Michel Delines , et "Le livre des vies coupables " , « Autobiographies de criminels » (1896-1909) , de Philippe Artières , Albin Michel , Paris, 2000 .

Certes E. Alioth, le rédacteur de *La France méridionale*, n'approuve guère la «Vierge de Nouméa», la «Prophétesse», dans cette action. Cependant, « assurer à la femme honnête une indépendance respectée de tous, c'est un des devoirs les plus graves imposés à un gouvernement démocratique, c'est le moyen de relever le niveau moral et de travailler à la grande cause du pays»²⁶ qui est le relèvement par l'essor démographique, tributaire de la bonne volonté des femmes. On reconnaît là le ton républicain, réformateur et modéré du journal de Gustave Richardet . Le vote de la loi Camille Sée sur les lycées de jeunes filles entraîne une réflexion de fond sur leur scolarisation. Mais l'opinion n'est pas vraiment mûre pour accepter pour elles un haut niveau d'études, qu'il leur est préférable de dissimuler pour répondre aux attentes de leur entourage : « La femme française est trop intelligente pour jamais se rendre ridicule à force de science. Elle sait être ignorante au besoin et cacher son savoir quand il faut... Les lycées de jeunes filles sont une sécurité pour les familles. Les maîtres et les professeurs sauront inculquer à la jeunesse des principes solides qui permettront à nos filles ou à nos sœurs de devenir de véritables femmes et non des petites dindes comme nous en avons trop, hélas, sous les yeux ». ²⁷

L'opinion très conventionnelle d'Hippolyte Mayrargues rejoint celle de son coreligionnaire David Pollonais, maire de Villefranche; celui-ci préconise, lors d'une distribution des prix qu'il préside, l'éducation d'une compagne pieuse qui freine la propension naturelle de l'homme à la curiosité scientifique et à l'irreligion . « Il faut que la femme soit suffisamment instruite pour pouvoir aider l'homme dans sa mission civilisatrice et au besoin le calmer, l'arrêter lorsque l'amour de la science l'entraîne à l'indifférence religieuse et au matérialisme. J'engage donc les mères à envoyer leurs filles à nos écoles. »

Il s'agissait de l'école des filles de Villefranche dont l'éducation venait d'être retirée aux religieuses de Saint Vincent de Paul, au niveau d'études jugé trop faible, pour être confiée à des institutrices laïques. ²⁸ Dans le même esprit, celui du vote de la loi Camille Sée, *Nice artistique et industriel* espère de l'inauguration du Lycée de Jeunes Filles la formation d'une génération de mères de bons citoyens. Jusqu'à ce jour l'esprit de la femme était resté dans un état d'infériorité relative, qui venait de sa nature même. Un enseignement sage, adapté avec le plus grand soin à leur mission dans la vie, corrigera ces défauts et fera des femmes françaises l'armée pacifique capable de former ses fils au travail et à la pratique d'une saine liberté. ²⁹

Le discours prononcé par le préfet lors de la distribution des Prix au Lycée de Jeunes Filles, trois ans plus tard, fixe aux femmes le même genre de limites : elles ne doivent pas disputer aux hommes leurs professions, mais se cultiver pour jouer leur rôle familial. *Les Annales de la Famille* ne font pas mentir leur titre en séparant les deux sphères : à l'homme les combats fructueux, la recherche du vrai, le triomphe de l'intelligence, mais que la femme ne doive ses plus belles victoires qu'à son cœur, qu'elle reste l'ange pacificateur du foyer, la vestale du bonheur.³⁰ Pour *La Gazette de Nice et des Alpes Maritimes* l'enseignement des filles risque de les conduire à un orgueil insensé et au refus d'épouser un brave garçon simplement travailleur manuel. Il ne faudrait pas qu'une troisième France se dresse, dangereuse, la France des filles pauvres, trop instruites, refusant d'épouser un batteur de fer, un manieur de pierres. D'ailleurs on distribue trop de brevets ; il vaut mieux être une habile ouvrière qu'une médiocre institutrice. Quinze ans après l'ouverture des lycées, l'action bénéfique de l'enseignement sur le comportement du «beau sexe» est encore loin d'être unanimement

²⁶ *La France méridionale*, 3 septembre 1882

²⁷ *Le Monde élégant*, 11 janvier 1882

²⁸ *L'Impartial de Nice*, 9 octobre 1881

²⁹ *Nice artistique et industriel*, 16 novembre 1882

³⁰ *L'Union artistique et littéraire*, 1er août 1885, *La Gazette de Nice et des Alpes Maritimes*, 14 septembre 1890 . *Les Annales de la famille*, 12 mars 1899 .

reconnue. Louis Lemerrier de Neuville, du *Monte Carlo*, en déplore les mauvaises influences. « A seize ans, une jeune fille sait surtout ce qu'elle ne devrait pas savoir ; elle possède ses brevets, qui ne lui servent guère, elle connaît tous les sports, lit tous les livres, tous les journaux, a son opinion faite sur tout. Avant d'avoir fréquenté les hommes, elle les connaît par ses lectures et ils ne l'intimident plus. Elle sait tout ce qu'ils vont lui dire, ce qu'ils veulent, elle sait aussi que leur répondre. La religion ne lui fait plus peur ; elle pratique sans foi, par habitude. »³¹

Dans l'explicité on peut lire le regret d'une certaine supériorité masculine, de pure forme en fait, et qui consiste à connaître les sports et le contenu des journaux, donc disposer d'une possibilité de réflexion et de sens critique, intimider les jeunes filles derrière une auréole de mystère, pouvoir faire preuve de scepticisme quand le sexe faible a peur de la religion.

*Les Rives d'or*³² dont on a remarqué le caractère conservateur estime encore en 1905 que le rôle des écoles est essentiellement de préparer les jeunes filles aux tâches ménagères. Certes dans les catégories les plus pauvres de la société, elles ont toujours travaillé. Mais le milieu masculin les voue aux tâches subalternes et une certaine hypocrisie préside à une argumentation qui cherche à «protéger» leur fragilité et s'exprime dans l'horreur généralisée de tous les collaborateurs masculins pour les «bas-bleus» et la laideur des femmes à lunettes. Le cas des filles du proviseur Gidel, mortes d'une phtisie qu'avait soit-disant provoquée un enseignement trop poussé pour leur fragile constitution, est évoqué par Charles Limouzin dans *L'Actualité* avec une complaisance satisfaite et dont nous citerons l'exorde : « On veut faire que les femmes deviennent médecins, avocats, gens de lettres, etc. .. Laissez-les donc à leurs ménages. La place de la femme est à son foyer. A quoi bon les bas-bleus ? Les roses suffisent ! »³³

Des femmes sont pourtant, malgré la « faiblesse de leur sexe », car elles sont « bâties autrement, sinon inférieurement »³⁴, chargées de fonctions importantes. Dès le 15 novembre 1879, *Nice artistique et industriel* avait signalé l'obtention par une jeune fille du diplôme de pharmacien, mais manquait de confiance en sa totale adéquation à cette fonction, pensant que le mari se chargerait de servir les remèdes « spéciaux ». Le docteur Czernicki, plus tard époux de l'écrivain Jean Bertheroy, juge pourtant les femmes aptes à soigner et commente ainsi la réunion de l'Association des Dames françaises : « Dans un pays où tous les hommes sont soldats, c'est le rôle, c'est le strict devoir des femmes de soigner les blessés et les malades, et si ce devoir n'a pas été imposé par une loi, c'est probablement parce que nous sommes habitués à voir le dévouement féminin ne jamais nous faire défaut. »³⁵

L'inscription au grade de chevalier de la Légion d'Honneur, lors de la promotion de janvier 1914, de Marcelle Babin, plus connue sous le pseudonyme de Marc de Fontenelle, prix du Devoir social, récompense le talent multiple d'une femme exceptionnelle, pharmacienne depuis 1903, écrivain et collaboratrice d'une quarantaine de journaux !³⁶ Ces exemples, comme ceux des femmes-médecins, sont ressentis comme tout à fait extraordinaires et c'est bien pour cela que la presse mondaine leur fait écho. L'accès des femmes aux professions médicales se poursuit lentement et Perrine Le Binic relève dans *La Griffes* le premier succès d'une étudiante à l'Internat des Hôpitaux, provoquant un grand tintamarre dans le Landerneau médical, ainsi que la nomination de Madeleine Brès, médecin

³¹ *Le Monte Carlo*, 4 décembre 1898

³² *Les Rives d'or*, 25 juin 1905.

³³ *L'Actualité*, 3 janvier 1892. *La Vie élégante à Nice*, 1er février 1885.

³⁴ *L'Hiver au Soleil*, 15 octobre 1913.

³⁵ *Le Cannet*, 16 décembre 1883

³⁶ *L'Hiver au Soleil*, 31 janvier 1914. Elle collaborait également à *L'Echo de la Méditerranée*, *Menton mondain* et *Nice mondain*. « Yoland », collaboratrice de *Menton mondain* lui dédie des poésies (« Les chats », 1er décembre 1901) ; elle cherche un locataire à sa villa de Monaco.

des femmes et des enfants, à la Société française d'Hygiène. La mort à Paris par la typhoïde d'Eva Gros, jeune médecin de l'hôpital de la Pitié, peut être relevée comme exemplaire des risques encourus dans cette profession par une femme fragile. Gaston de C. frémit d'horreur à l'idée des femmes-médecins : « Je comprends, et même j'excuse, jusqu'à un certain point, l'homme qui hésite à prendre pour compagne une doctoresse. Je pressens le froid à l'âme que l'on doit éprouver parfois auprès d'une femme portant encore avec elle les effluves d'une salle d'hôpital .»³⁷

Tout de même, l'«air du temps» commence à être favorable à l'accès des femmes aux professions de santé : au Congrès international de la lutte contre la tuberculose, en octobre 1905, *Les Rives d'or* signalent la présence de «quarante congressistes appartenant au beau sexe» sur un total de cent cinquante-huit. Ces cas, exceptionnels, sont souvent liés à une origine plus «populaire» que bourgeoise, car dans «le meilleur monde», les jeunes filles ont un dot et peuvent espérer trouver un mari. Camille Pert, dans un éditorial du *Monde élégant* intitulé «La jeune fille», remarque : «Actuellement, dans la bourgeoisie mondaine, la jeune fille est uniquement destinée au mariage, et à s'y montrer un objet de luxe, une créature frivole.»

Intitulant sa «Causerie» «Le préjugé», il cite le titre de Kropotkine repris par la journaliste Séverine dans une conférence à propos de la femme, «Il faut qu'elle marche à la conquête du pain», car «la jeune fille sans dot, on flirte avec elle, mais on ne l'épouse pas...»

Toutes les jeunes filles doivent acquérir une profession indépendante, cette idée «socialiste» commence à se répandre. La femme reste cependant peut-être plus crédible dans les métiers scientifiques que dans les lettres ou les arts. Francis Shepard se demande, dans *L'Union artistique et littéraire*, si «une femme sait manier la plume aussi bien qu'un homme»,

Pour Jean Lorrain, fils aimant pourtant, peut-être à cause de cela, il est évident que les «ouvrages de dames» n'ont pas la même qualité que les œuvres masculines, comme l'exprime son jugement méprisant et cruel sur les aquarelles de Madeleine Lemaire.³⁸ Mademoiselle Loiseau dont le *Figaro*, le *Gil Blas* et *Le Gaulois* ont publié des articles «vient d'être refusée à la Société des Gens de Lettres, ce qui a provoqué les protestations bruyantes des bas-bleus.»³⁹

Jean Francoeur, l'éditorialiste des *Rives d'or*, distille ses piques misogynes dans une chronique consacrée aux femmes avocates; il émet d'abord l'idée que le port de la robe sera positif car il neutralisera leur jalousie naturelle à propos des parures. Le métier correspond à leur inclination à parler, apitoyer à l'aide d'arguments spécieux. Aux Etats-Unis il y a des avocats sourds-muets, il peut bien y avoir des femmes avocates. Comme il s'agit d'émouvoir et de faire perdre de vue le but même du débat, et très peu de produire des pièces en s'appuyant sur une logique, la femme a tout pour réussir. «En attendant, qu'on laisse les femmes ergoter et avocasser», conclut-il peu galamment.⁴⁰

L'élection à la vice-présidence de l'Assemblée poétique des Alpes-Maritimes et de la Provence en novembre 1898 est l'occasion d'une habile échappatoire de la part de Théodore Botrel, le barde et chansonnier breton. Augustin Anglès, fondateur de la revue *Le Petit Poète* qui organise cette manifestation, désire que le choix se porte sur Magda Malgat, femme de lettres et du monde de talent, et de plus bienfaitrice du journal; pour cela il faut contourner ou supprimer l'article 6 des statuts de la société, qui précise que «Les femmes ne sont pas

³⁷ *L'Avenir du Littoral*, 26 août 1883, *Les Rives d'or*, 20 avril 1899.. Voir aussi *La Griffes*, 10 mars, et *Le Monde élégant*, 3 décembre 1905.

³⁸ *Nice artistique et industriel*, 16 février 1890, 11 décembre 1897 et *L'Union artistique et littéraire*, 17 décembre 1892.

³⁹ *Nice artistique et industriel*, 12 mars 1891

⁴⁰ *Les Rives d'or*, 7 octobre 1897

éligibles » . « Quoi!», répond Théodore Botrel , «Vous voulez , gravement , donner une Présidente à nos belles sœurs les douces Muses? Est-il possible de dire que telle ou telle fleur doit régner sur les autres? Permettez-moi de m'abstenir ou plutôt, laissez-moi vous envoyer tout le bouquet ! »

Suit alors une liste de plusieurs collaboratrices. Nommée, et non élue, présidente d'honneur , en compagnie de Jean Aicard, Magda Malgat répond avec humour et esprit dans un poème , « La Sybille », publié dans *Le Petit Poète* :

«Vois-tu , ma belle , à l'époque où nous sommes ,
Pour obtenir de la plupart des hommes
La vérité,
Il faut montrer, comme la pâquerette ,
Sans l'effeuiller, ta blanche collerette
D'or argenté ...»⁴¹

Désignée, mais toujours sans élection, en 1926 comme présidente par la marquise du Terrail, fondatrice du Félibrige en 1892 , Magda Malgat aura en quelque sorte sa revanche avant sa mort, en février 1932, une semaine après son vieil ami, Jean Peretti della Rocca Celui-ci, ou peut-être plutôt Nicette, sa femme, qui exerçait la fonction de directeur administratif de ses journaux mondains, *Nice littéraire* et *Paris Nice*, a toujours publié les poèmes de Magda, puis ses «Chroniques de Tante Malvina » et «Les Ensoleillés», qui dépeignaient avec humour et nostalgie les liens des hôtes d'autrefois avec le Littoral et leur petit monde. Quant à madame Baschkirtseff , désirant participer à la reconnaissance des capacités féminines elle souhaite fonder au nom de sa fille Marie morte dans les doutes d'une gloire naissante un Prix de Rome accessible aux femmes. ⁴² *Les Echos de Nice, de Monte Carlo et du Littoral* envisagent avec malaise la présence de femmes à l'Institut : «Quelle gêne pour un homme de se trouver en comparaison avec une femme ! S'il s'efface, il abdique ; s'il ne s'efface pas il manque de politesse et son succès est empoisonné. » ⁴³

Malgré toutes ces réticences, en 1910, *Le Féministe* peut exulter avec «Succès féminins» dans une profession jusque là essentiellement masculine: «Mademoiselle Trélat , fille et petite-fille d'architectes, vient d'être reçue première ex-aequo au concours d'architectes sur vingt-trois concurrents , ainsi que deux jeunes filles russes . » Le travail l'enlaidit ou la dégrade ; un éditorial du *Monde élégant*⁴⁴, intitulé «Féminisme » développe une charge ironique et faussement pitoyable de cette idéologie nouvelle et surprenante : «Que de laideur chez la femme obligée de travailler et d' « acheter » son mari !»

Tandis que *La Saison de Nice* critique la virilité des femmes-cochers, *L'Avenir du Littoral* est persuadé que le travail de la femme porte en germe la ruine de la famille, car les ouvrières vivent en chambrées entre elles sans se marier, opinion partagée par le docteur Laumônier ; celui-ci pense que les deux-tiers des diplômées sont destinées à rester filles, ou à se marier tardivement, au delà de la trentaine, et même après quarante ans. ⁴⁵ «Reinette Desprès » revendique dans *Riviera Journal* «l'égalité des salaires » : « Si la loi exigeait que le salaire des femmes soit en rapport avec leur travail il y aurait moins de misères, de chagrins, de dégoûts et certaines idées de révolte ne germeraient pas là où le cœur ne demande qu'à contribuer au bonheur de la collectivité.»

⁴¹ *Le Petit Poète*, 15 décembre 1898 , puis 1er avril 1899 ..

⁴² *Nice l'hiver*, 2 janvier 1902

⁴³ *Les Echos de Nice, de Monte Carlo et du Littoral*, 4 décembre 1910

⁴⁴ *Le Monde élégant*, 24 novembre 1904

⁴⁵ *La Saison de Nice*, 6 décembre 1906.*L'Avenir du Littoral*, le 30 septembre 1883. *Riviera Journal*, 1er décembre 1912 , 16 novembre 1913.

Les échos de la campagne de presse contre Madame Curie lorsqu'est connue sa liaison avec Paul Langevin retentissent jusque dans les colonnes de *L'Hiver au soleil*⁴⁶ tandis que *L'Union artistique et littéraire* a pris sa défense dès 1909 en soulignant «que grâce à l'emploi du radium il n'y aura plus de guerre d'ici dix ans» !⁴⁷

Dans son numéro du 29 janvier 1911 *Le Féministe* signale, dans une formule qui n'est pas dépourvu de connotation partisane, l'élection à l'Académie des Sciences d'Edouard Branly par trente voix contre vingt-huit à Madame Curie, «soutenue par le parti juif, et son rival par la Droite et la Catholicité».

Cette emphase, soulignée de la noblesse des majuscules, fait des appuis d'Edouard Branly des entités incontournables, qui écrasent et dévalorisent une concurrente minimisée, identifiée à un singulier volontairement péjoratif. Cet exemple montre l'ambiguïté de la position du journal à thème de la Marquise de Réal, féministe ardente de principe, soutenue financièrement par le Baron Scander-Levi. On pouvait plaisamment et dans la forme bousculer quelques préjugés, mais il était important de garder son lectorat mondain, bien assis dans ses certitudes. Politique, conscience de classe, semblent l'emporter sur l'engagement féministe, auquel se consacrent pourtant des périodiques spécialisés.

• Quelques journaux mondains dans l'engagement féministe

La plupart des journaux mondains restent très réservés, par conviction personnelle des rédacteurs, en majorité masculins, et sans doute pour ne pas déplaire à des lecteurs de tendance conservatrice. L'application d'une doctrine aussi révolutionnaire risquerait de mettre à mal une certaine quiétude sociale, et confirmerait les sombres perspectives de déclin démographique de la France, face à la fécondité affirmée des femmes allemandes. Les journaux à la rédaction fortement féminisée restent, nous l'avons vu avec *Nice littéraire* ou *L'Union artistique et littéraire*, prudents sur la question.

La Comtesse de Lagrange, propriétaire du Parc zoologique de Cimiez, lance son propre journal, *Le Réveil de Cimiez*, en novembre 1901, pour défendre le souvenir de son mari, qu'elle dépeint comme un aventurier héroïque, et mettre en application son projet de gratuité pour les enfants. En bon directeur de journal, elle a envie de se mettre en scène, «révoltée douloureuse sous le masque du sourire et de la résignation», et en même temps épéiste distinguée, élève du maître d'escrime Gabriel Le Tainturier, gendre d'Alfred Borriglione. Porte-parole du féminisme plus que de la défense animalière, le journal publie des articles de sa directrice qui voit dans la réflexion de Saint Simon et de Fourier l'origine du mouvement, et dans la vie professionnelle de la femme, particulièrement de l'institutrice, personnage symbolique et unanimement accepté, par ses études, son salaire, ses conditions de travail et son dévouement, une possible libération.

Depuis 1893, une noble dame russe, Olga de Bezobrazow, passe les hivers à Nice après avoir observé et décrit la condition de la femme en Russie. Elle met à la portée du public par des conférences son oeuvre principale, une trilogie spiritualiste, «Les femmes et la vie», où elle voit leur rôle dans l'histoire, la morale, la religion, et Philippe Casimir ouvre les colonnes du *Journal de la Corniche* à l'exposé de sa philosophie, avec la générosité dont il fait toujours preuve vis à vis des idées modernes.⁴⁸

⁴⁶ *L'Hiver au Soleil*, 3 février 1912

⁴⁷ *L'Union artistique et littéraire*, 18 décembre 1909

⁴⁸ *Journal de la Corniche*, 16 juillet 1904

L'un des articles les plus objectifs et ouverts sur la question émane de la plume talentueuse de Heinrich von Poschinger, nouveau directeur en 1906 du *Riviera Tageblatt*, après en avoir été plusieurs années le rédacteur en chef, dont on remarquera au passage les références culturelles allemandes.

A propos des livres que le romancier Marcel Prévost, se voulant moraliste, a consacré à cette question d'actualité, «Les demi-vierges» en 1894, «Les vierges folles» en 1900, deux romans frisant le scandaleux, et «Les Lettres à Françoise » en 1902, conseils donnés à une jeune personne, le journaliste allemand se livre à une étude sur la libération des femmes. A la lumière des changements de mœurs que cette œuvre met en question, et de sa propre réflexion, Heinrich von Poschinger voit disparaître galanterie et romantisme, les femmes devenant dans l'amour des «sosies» du modèle masculin, d'un égoïsme sain, leur permettant une vie sexuelle libérée et exempte de souffrances inutiles. Cette femme nouvelle ne sera pas une mère excessive ; un métier va lui donner des responsabilités extérieures et le sens de l'argent ; négligeant son intérieur, elle poussera ses enfants, qui vont se presser de grandir, vers l'indépendance . Cette autre Marguerite n'aurait probablement pas inspiré Goethe, ni par voie de conséquence Gounod : Faust ne l'aurait pas découverte modeste, pudique et retirée à la campagne, mais probablement dans un grand magasin. Elle n'aurait sûrement pas obéi à son emprise, mais aurait posé les conditions d'un amour réciproque. Elle ne tuerait pas son enfant, mais l'élèverait avec soin pour qu'il devienne quelqu'un de bien et de responsable. Quant à son frère, il ne se battrait pas en duel, mais demanderait tout simplement à Faust une assurance-vie au nom de l'enfant. Et pas de nuit de Walpurgis ! Après leur mort les amants auraient tout simplement droit à des obsèques de gens «comme il faut » ! ... Cette mise à plat du problème sans morale lourde ni gouaille vulgaire montre l'intérêt de la référence à un modèle universel et classique, l'avancée de la réflexion dans les autres pays européens, et la voie ouverte vers une évolution harmonieuse des mœurs. Peut-être peut-on y voir aussi un pragmatisme sans complications et le caractère méthodique d'une forme d'analyse différente d'une pensée française plus réticente devant la force des réalités.⁴⁹

C'est un hivernant italien, le baron Adolfo Scander -Levi, qui lance le 14 décembre 1906 le «pavé dans la mare» d'un journal mondain féministe, *La Donna, la femme*, appellation déjà utilisée pour un journal mondain éphémère, fondé à Bologne, et paru de décembre 1876 à janvier 1878, dont on trouve la trace dans des annonces publicitaires, et dont on ne sait s'il en fut le commanditaire⁵⁰.

Qui est Adolfo Scander -Levi ? Habitué de la Côte, il figure sur les listes d'étrangers à partir de 1891, comme possesseur d'un yacht armé en stationnement au port de Nice, le «Lorna Doone», et comme locataire successivement de la Villa Fama, Promenade des Anglais, en 1902, de la Villa Rostan, en 1905, de la Villa Fortunée, Place Sasserano, enfin de la Villa Berlioz en 1910. *Le Troubadour de Nice* dont, philanthrope reconnu, il est le président d'honneur depuis janvier 1906, ne manque pas de relater les fêtes superbes, ponctuées d'agapes pantagruéliques, de musique, de danses ou de discours sur la femme et l'amour, ce «sentiment divin qui unit corps et âmes», auxquelles le Baron convie les membres de cette petite société poétique, et dont il dote les prix littéraires. Dans le même temps le Baron se rend à Florence où sa nièce, Emmy Henriette Levi, fille du Baron Georges Henri Levi, épouse le 29 janvier 1906 Louis Dreyfus, député. Fait baron au titre de la couronne d'Italie, comme les comtes de Camondo ou Cahen d'Anvers, il est loin de renier sa

⁴⁹ *Riviera Tageblatt*, 7 mars 1906

⁵⁰ *Nice artistique et littéraire*, 3 janvier 1880, numéro 7, 12 février 1891, *Echos de Nice, de Monte Carlo et du Littoral*, 14 novembre 1902. Indicateur de 1903. *Le Troubadour de Nice*, décembre 1905, *Les Echos de Nice et de Monte Carlo*, 22 novembre 1908.

judéité et la revendique hautement dès le numéro 2 de *La Donna*: « Comme le juif errant je porte la bannière du monothéisme . Les Israélites donnèrent la vie aux autres religions. »

Ceci explique peut-être la discrétion à son sujet d'une presse locale, même mondaine, encore déchirée par l'«Affaire ». Il s'annonce comme un adepte de la cause féministe qu'il défend en faisant paraître une petite revue vouée à « l'émancipation de la femme ». Sur son élégante et originale couverture multicolore, une jeune femme très «Modern Style» impose une silhouette dansante au milieu de phylactères portant les mots :

«Pace », «liberta», « fraternita », «progresse», « scienze»

Economique dans son format et dans le choix de son papier, sans annonces, donc entièrement à compte d'auteur, *La Donna* est une tribune que le baron relaie par une activité mondaine intense. La collection conservée aux Archives départementales et qui va de décembre 1906 à septembre 1911 peut nous permettre d'aller à la rencontre du personnage, ainsi que les nombreuses références mondaines que firent à son propos pendant quelques années quelques titres de la presse périodique. Le baron Scander-Levi n'est pas avare de publicité ; réceptions, bals et interventions dans le milieu de la presse locale et régionale sont signalés. Il tente dans la bonne société de Nice une insertion «en force » dont on ne sait, malgré son investissement financier et moral, si elle est réussie, et qui accompagne l'entrée en politique locale de son neveu par alliance; sa tentative, interrompue par la maladie et sans doute la mort, est de courte durée.

A l'occasion du lancement de son journal le baron invite un grand nombre de représentants de la presse à un dîner à l'Hôtel Cosmopolitain ; les invitations se font dans un style pompeux et avec les incorrections de langue qui lui sont habituelles : «Le directeur - propriétaire de la Revue La Donna, Adolfo Scander-Levi, espère que M... voudra bien lui faire l'honneur d'intervenir au modeste dîner qu'il offre aux représentants de la Presse, à Nice, le 17 décembre à 8 h. 1/2 en occasion de l'inauguration de la nouvelle série de sa Revue .»⁵¹

On retrouve cette passion d' Adolfo Scander-Levi pour la grande presse dans le compte-rendu que fait *La Donna*, en décembre 1907, du Premier Congrès national des Directeurs de journaux français, tenu à Marseille en juin précédent. Il y expose la difficulté qu'ont les directeurs à se regrouper en associations vraiment représentatives. Toutes les occasions lui sont bonnes pour réunir ses « confrères » mais ses tentatives ne semblent pas rencontrer beaucoup d'écho. Ce sont essentiellement - et seulement- *Le Féministe* d'Anne de Réal, marquise de Johannis, et *Le Petit Poète* d'Augustin Anglès, en butte à de grosses difficultés matérielles, qui publient ses annonces. Celles-ci permettent de suivre son parcours niçois, particulièrement fastueux, feu d'artifice d'un homme vieillissant auquel idées, fortune et probablement ardeurs d'un amour tardif donnent du brio et de l'élan. Ce sont les brillantes réceptions du samedi, auxquelles sa fille Nina, et sa belle-soeur, Madame Mentz-Just, apportent leur touche d'hôtesse. Les bouchons de champagne y sautent librement, hommes et femmes trouvent à fleurir leurs boutonnières, et les invités les quittent à regret, avec un dernier regard pour la villa, note lumineuse sur la Promenade des Anglais encore jonchée de fleurs. Concerts-comédies aux sujets galants, comme « La chasse à l'amour », ou sérieux, comme « Le Golgotha », organisés autour de la Marquise de Johannis, probablement son

⁵¹ Le numéro 2 de *La Donna* donne la liste des « intervenants ». On y trouve des directeurs de périodiques mondains, comme Elie Marcou et Albert Plaquavant, de *La Vie pratique Courrier des Etrangers*, Madame de Johannis, propriétaire du *Féministe*, M.M.A.Anglès, directeur du *Petit Poète*, de Lermet, de *Nice Théâtre*, Giletta, de *La Revue artistique*, de La Chapelle, de *L'Echo de la Méditerranée*, Adam, de *L'Anglo-american Gazette*, R.Mariolle-Pilté, de *Femina d'Azur*, Nicette, de *Nice Littéraire*, Lavanant, de *La Saison de Nice*, de Fontanes, du *Monde élégant*, Jouglà, du *Journal des Etrangers*, de Poshinger, du *Riviera Tageblatt*, Orenge, de *La Croix des Alpes Maritimes*, Bovet, de *La Lutte sociale*, Cassini, de *La Vie mondaine*, Barety, de *Nice Historique*, ainsi que des rédacteurs de quotidiens (*L'Eclairer*, *Le Petit Niçois*, *Le Petit Monégasque*), d'autres périodiques spécialisés, et des correspondants de grands journaux parisiens ou régionaux (*Le Figaro*, *La Patrie*, *Le Petit Marseillais*) .

égérie, avec la participation de Paul Padovani, professeur au Lycée Masséna et journaliste à *L'Eclaireur* sous le pseudonyme du Padovan, fêtes d'anniversaire, thés dansants masqués et travestis avec musiques tziganes et huissiers en culottes courtes, alternent avec les manifestations de mécénat actif, comme pour le peintre Morel de Tangry, également compositeur, ou la jeune Mademoiselle Biéchy, premier prix de piano au Conservatoire de Marseille, fille du directeur de *L'Express Marseille*, organisateur du Congrès de juin 1907.

Des conférences-débats sur des sujets de société brûlants sont données au «Cercle de *La Donna*» : «La formation sociale de la femme», ou «La vie de l'humanité sur terre». A partir de novembre 1910, les annonces ne concernent plus que des réceptions intimes, puis un entrefilet en précise l'arrêt, signalant que le baron Levi donne des inquiétudes à sa famille, et que sa fille Nina ne reçoit pas davantage.⁵² *La Donna* paraît pour la dernière fois en septembre 1911.

Cet homme aux idées généreuses les expose assez ingénument, en donnant la priorité pour les articles qu'il choisit de faire paraître «aux autres journalistes qui parlent des questions de la femme», bien qu'il ait son mot à dire sur toutes sortes de sujets, car «une revue ou un journal dépend auparavant tout de son directeur et après de ses collaborateurs».

La Donna rassemble donc des extraits de journaux français, italiens, anglais ou allemands sur les thèmes du féminisme, du divorce, de l'éducation et du sport chez les jeunes filles. Avec un article repris du *Petit Niçois*, la revue déplore la rareté de la beauté plastique chez les jeunes filles, que le corset se charge de déformer dès l'enfance. Défenseur des enfants, convaincu du rôle des femmes dans l'histoire, le directeur se réserve les réflexions sur l'amour dans un très mauvais français non corrigé avant l'impression ; ainsi en décembre 1906 est-il partisan de «l'amour libre» : «Nous avons soif de la vie à tout âge, mais le mariage est le tombeau de l'amour.»

Cette idée paraît très importante à ses yeux : lui-même accompagne un ensemble de critiques du livre de Léon Blum, «Du mariage», de «Notes de la rédaction». A la remarque «Les uns ont proposé que l'homme arrivât lui aussi au mariage dans l'état d'innocence». Une note de la rédaction indique : «Notre Directeur dans sa conférence «La société actuelle est infanticide ; ses remèdes pour l'empêcher» a démontré qu'à partir d'un certain âge il ne croit pas à l'innocence des hommes.» Plus loin «La science moderne, qui n'est plus un secret pour personne, prouve que les femmes maintenant, excepté une petite conformation, sont presque égales à l'homme. Il ne faut pas confondre l'union libre avec l'amour libre ou commercial ou avec les marchandes de l'amour comme font beaucoup maintenant consciencieusement ou inconsciemment(sic), pour combattre l'union libre, qui portera la faillite du mariage.»

En mars 1910 il disserte encore sur l'«amour érotique» et l'«amour bestial» et explique sa foi dans l'«amour total» mais librement choisi. Il serait intéressant de savoir si Nina Scander-Levi a pu mettre en application dans sa vie de femme les idées généreuses de son original de père.

De son côté, et presque en même temps, Anne de Réal, marquise de Johannis, fonde le journal *Le Féministe*, qui paraît de 1906 à 1911⁵³. Les liens très étroits affichés par *La Donna* avec *Le Féministe* et réciproquement, le parallélisme de leurs prises de position, les fêtes et réceptions données par le Baron, dans lesquelles la Marquise de Réal occupait la place d'honneur, l'enthousiasme que le baron Scander-Levi vieillissant montrait pour l'amour libre,

⁵² *La Donna*, avril 1907. *Le Féministe*, 5 décembre 1907, 27 février, 5 mars, 20 mai 1908, 20 décembre 1908, 20 janvier 1909, 20 février 1909, 5 février, 17 mars 1910, 20 novembre 1910, *Le Petit Poète*, 14 mars 1909, 1er juillet 1910, 3 janvier 1911.

⁵³ Le siège de l'administration du journal se trouvait boulevard Gambetta au 126, au Castel El Sol, puis au 99, Villa Bovis, dans les villas de saison que louaient les Réal; le mari d'Anne, Edgard, gérant du journal, fut remplacé en 1909 par Paul de May qui signe plus tard l'exemplaire de la Préfecture en omettant sa particule (Paul Demay).

tout cela peut nous amener à penser que ce dernier en éprouvait peut-être les feux et soutenait financièrement la publication du *Féministe*, qui ne dura que quelques semaines de plus que *La Donna*. Ardente militante, Anne de Réal présidait de nombreuses œuvres de bienfaisance tournées vers la protection de la femme et de l'enfant.⁵⁴ Le bandeau du journal annonçait les intentions et les idées de sa fondatrice : une femme appuyant la main droite sur les trois tomes de la science, du droit et de l'art, éclairant l'avenir d'une torche dans la main gauche, s'élançant vers le ciel à partir d'une mappemonde. La mention «Journal international de progrès féminin littéraire, artistique et mondain» éclairait cette plaisante allégorie. «*Pro femina*», disait la banderole en exergue de la revue.

La marquise coiffait la rédaction, écrivait le feuilleton, «Fleurs et fruits d'or» en 1910, parfois une pièce de théâtre, comme «La chasse à l'amour», comédie en un acte créée lors d'une réception chez le baron Scander-Levi le 20 janvier 1909, et livrait ses réflexions personnelles dans des éditoriaux, des articles, ou l'orchestration de campagnes de presse. «Les femmes admises à concourir avec les hommes pour de multiples carrières deviennent chaque jour plus nombreuses». «Le mari et la femme seront deux associés, égaux en droits et en devoirs.»⁵⁵

Elle sert de relais à l'action de Madame Bérot-Berger, dynamique animatrice de la Mutualité maternelle et des nombreux congrès qui, depuis 1900, réclament que les questions concernant la mère et l'enfant soient confiées à des femmes. Elle déclare la «guerre au corset» avec la «Ligue des Mères de famille», «campagne en faveur de la santé publique et de la reproduction de l'espèce». «Je ne doute pas un seul instant, écrit la marquise, que l'homme eût aimé nous conserver éternellement belles et sottes : «poupée», «jouet», «maritorne». A la «poupée», on dicte ses ordres ; le «jouet», on s'en amuse et on le casse à volonté ; quant à la «maritorne», on la relègue au fourneau, et elles sont nombreuses les femmes à qui on impose à la fois les trois rôles. Il reste la «mère» qui le sera toujours parce que la grande loi d'amour le veut ainsi. Protégez-la, Messieurs, et honorez en elle la mère de vos enfants.»

Grâce à cette petite revue, on suit l'évolution lente de la conquête des droits des mères, avec, dans le numéro du 24 février 1910, le commentaire d'une première loi protectrice de la maternité, puis le 1er janvier 1911 l'exposé de la loi Bétoulle du 15 mars 1910 accordant deux mois de congé de maternité aux institutrices, quinze jours seulement pour les professeurs, à condition de payer la remplaçante. Anne de Réal s'enthousiasme pour le Prix Nobel de Selma Lagerlöff, et s'engage en faveur des institutrices laïques, crédibles parce que femmes : «Nous comptons sur l'institutrice pour régénérer la race, et mettre au cœur des français de l'avenir le respect de soi et le respect d'autrui, la conscience des droits et des devoirs, l'amour de la patrie et de l'humanité» ; raisonnement repris la saison suivante où elle ironise sur le fait que l'égalité de traitement homme-femme a été obtenue à Kayes, au Soudan, en 1903 par des enseignants : «A travail égal salaire égal» revendique-t-elle au nom de l'institutrice, dont elle exalte la noble tâche : «L'enfant à qui elle insuffle jour par jour la vie intellectuelle, sous l'effort persévérant de ses soins, tout comme la chrysalide, sort peu à peu de la coque de son ignorance et devient non point papillon, mais bouton de rose ouvert à la vie de l'âme, de l'esprit et du corps, jeune fille d'aujourd'hui, mère de demain, qui transmettra à son tour à d'autres les principes dont il a été nourri.»⁵⁶

⁵⁴ Congrès de l'Enfance, Groupement français d'œuvres féministes, Oeuvre de l'Aiguille, (*Le Féministe*, 5 décembre 1907), Congrès international de l'Alliance pour le suffrage des femmes (20 janvier 1908), l'Oeuvre des fourneaux économiques (20 mars 1908), l'Assemblée féminine (5 avril 1908), la Mutualité maternelle et l'Ecole de la Pensée (20 janvier 1910), Groupe français d'études féministes et des droits civils des femmes (17 mars 1910), Union pour le suffrage des femmes (22 janvier 1911).

⁵⁵ *Le Féministe*, 1er novembre 1906, 20 mars 1908, 18 novembre 1909.

⁵⁶ *Le Féministe*, 20 janvier, 27 janvier, 17 février 1910. 20 novembre 1910

La marquise manifestait tout de même bien les sentiments de sa caste et le patriotisme de mise en ces temps de tension internationale : «Le pacifisme s'allie parfaitement avec le plus ardent patriotisme, car le pacifisme bien compris ne veut que la grandeur de la Nation, pour la paix et la prospérité. Pacifistes, oui ! Antimilitaristes, jamais ! »

Le Féministe suspend sa parution en même temps, ou à peu près, que *La Donna*. Les rapports très étroits entre les deux revues, l'activité mondaine parallèle des deux directeurs, laissent à penser que le baron subventionnait peut-être le journal et les œuvres de la marquise, dont l'époux ou le fils poursuit une carrière de journaliste mondain au cœur de la rédaction de *La Gazette rose*, spécialisée dans les jeux et la roulette⁵⁷.

• Du sport aux droits civiques : la femme rivale de l'homme ?

Henry Hardy -Polday a déjà dépeint avec humour dans ses «Figurines fin de siècle » du *Rabelais* la «Fille-garçon» qui a «*le charme de la Française avec la liberté d'allure de l'Américaine*», pendant, du reste, du «Garçon-fille».⁵⁸ Mais cette rivalité gentille cède parfois la place à une hostilité déclarée. Les rédacteurs des journaux mondains n'apprécient guère les métamorphoses qui font de la femme un être au cœur sec qui ne se «donne» plus. Louis Lemercier de Neuville, directeur du *Monte-Carlo*, exprime l'inquiétude de beaucoup d'hommes devant une nouvelle forme de rivalité, considérant que la femme actuelle n'est plus aussi généreuse ; elle semble avoir mis son cœur sous clef et vouloir égaler le « régiment masculin », ce qui dans ce domaine n'est pas à l'avantage de ce que l'on appelait le « beau sexe » .⁵⁹

La lutte des féministes ne fait pas l'unanimité ; les femmes à la conquête de leurs droits peuvent avoir des comportements désagréables, ou simplement inquiétants ; si sous le titre «Intransigeance » *Le Littoral* du 1er mai 1908 critique l'attitude revendicatrice d'une dame exigeant une place dans l'autobus, la vision d'une créature délicieuse devenue «chauffeuse » vient heureusement contredire celle de la mégère ; cependant dans ce nouveau rôle la femme a tout de même besoin d'un homme , le mécano : « Combien en compte-t-on à Nice, d'intrépides chauffeuses ? Deux ou trois je crois. A leur côté figure, bien entendu, l'indispensable mécano dont le rôle commence à la moindre crevaison, à la plus petite panne tandis que Madame, sereine et désintéressée, admire le paysage ou vérifie d'un air entendu le fonctionnement du graisseur. Imaginez-vous ces petites mains aux ongles roses se débattant contre la rudesse blessante d'un pneu à 120, tournant avec violence une manivelle de mise en marche, ou plus simplement maniant les bidons d'huile et d'essence ? »⁶⁰

Les sports inquiètent car ils exercent, semble-t-il, une mauvaise influence sur la femme : « Dans son engouement pour les mœurs anglo-américaines, la femme moderne a, dit-on, emprunté à ses sœurs d'outre mer un désir d'émancipation, une exagération d'indépendance, une outrance de sports qui la masculinisent en la dépoétisant. Mais cette influence pernicieuse n'atteint que la surface, la contagion ne s'est pas infiltrée en nos veines, n'a pas corrompu la grâce et la délicatesse françaises et sous le smoking de la « sportman », sous le plastron empesé de la bicycliste, le cœur de la femme n'a pas cessé de battre . »⁶¹

La « bicyclocomanie féminine » ridiculise ses adeptes. « Une femme qui prétend faire ce que fait un homme, qui s'obstine à renier son sexe, est aussi ridicule que le monsieur qui joue au Céladon, et il se présente telle circonstance où l'un est rappelé à son âge, l'autre à son sexe. »

⁵⁷ *La Gazette rose de la Riviera et de Monte Carlo*, de Louis de Prévannes, 15 janvier 1912

⁵⁸ *Le Rabelais*, 13 avril 1892

⁵⁹ *Le Monte Carlo*, 4 décembre 1898

⁶⁰ *Nice élégant*, 15 janvier 1908

⁶¹ *Le Monte Carlo*, 30 mars 1894, 22 décembre 1895.

Pourtant, dès 1894 une « course vélocipédique » voit la participation de « six dames », de la plus âgée, Madame Jasienska, 64 ans, à la plus jeune, Mademoiselle Fougeron âgée de six ans. Encore heureux si la femme ne se sert pas de cette indépendance nouvelle pour tromper son mari, cet adultère étant la déclinaison moderne du thème éculé de la mauvaise épouse.⁶²

La Baronne Augusta de Kabath, pseudonyme de Madame de Lorini de Lagrye, rappelle dans *Nice littéraire* qu'en Chine les femmes en sont réduites à ne pouvoir se servir ni de leurs mains ni de leurs pieds.⁶³ Le féminisme en Chine consiste à lutter pour améliorer l'expression des sentiments par les hommes qui utilisent les termes « mon horripilante » ou « ma nauséabonde » pour conjurer le sort au lieu d'exprimer les tendresses escomptées par leurs épouses. Quant à l'Anglais, « il en agit avec la femme comme avec une poupée délicate qu'on peut soigner, parer, couvrir de bijoux et de dentelles, mais ne pas initier aux affaires sérieuses... Les Anglaises manquent d'idées intéressantes et d'originalité. »

La condition de la femme française est donc, par comparaison, vraiment enviable, c'est du moins ce que veulent démontrer les journaux mondains. En 1885, dans *L'Union artistique et littéraire* qu'elle dirige, Léon Sarty intitule son éditorial « L'émancipation des femmes », imputant la non-attribution des droits civiques à leur ignorance, avec peu de considération pour leurs qualités d'éducatrices, et comme toujours Léon Sarty prononce des jugements étonnants, présentant les femmes comme déresponsabilisées de l'éducation de leurs enfants, celle-ci étant l'apanage des hommes. Cet état d'esprit se retrouve chez beaucoup de ces femmes-écrivains, vouées à leur noble tâche et ignorant les joies de la maternité, peut-être à l'origine élevées à l'ombre de modèles masculins, pères, oncles ou tuteurs, et protégées des regrets par une certaine sècheresse affective. La comtesse de Sauteyron avait eu pour tuteur le comte Vitali ; on retrouve cette attitude chez Marguerite Yourcenar, élevée par son père au début du siècle.⁶⁴

En 1880, Alexandre Dumas prophétisait que les femmes seraient électeurs dans dix ans, leur promettant l'éligibilité avec une éducation plus approfondie, des devoirs plus étendus, la possibilité de suppléer à l'homme pour ne pas se présenter uniquement en folles utopistes. Sa prédiction mit du temps à se réaliser. Les arguments des opposants à ce projet étaient surprenants, car ils pensaient que la cause féministe à l'Assemblée de 1848 avait été ruinée par l'extrême laideur de ses championnes. « Les féministes à la Chambre ? » envisage ironiquement Gaston Jollivet dans *Le Monte Carlo*. Lui voyait comme obstacle majeur à l'inéligibilité féminine, leur dispense du service militaire.⁶⁵ Dans un éditorial du *Petit Poète* intitulé « Les lectures de la jeune fille », le « Bonhomme Gyps » fait en quelque sorte un point sur l'état des esprits ; après s'en être référé à Madame de Maintenon et à Molière, modèles encore valables, l'auteur poursuit : « La femme n'est plus l'esclave de l'homme ; elle s'affranchit chaque jour des entraves sociales qui l'ont fait considérer jusqu'ici comme un être mineur et par conséquent inférieur. Il s'agit de trouver une égalité dans la différence. »⁶⁶

Toujours en avance dans le domaine des acquis civiques et sociaux, la Principauté de Monaco, s'émerveille Madame Legrelle de Ferrer, vice-présidente de l'Union pour le suffrage des femmes, section de Nice-Riviera, vient d'accorder le droit de vote municipal aux femmes. La Finlande, elle aussi, donne, en 1912, le droit de vote aux femmes. Mais la science contredit cette initiative, prétend *La Chronique des Villes d'eaux* : « Quand elles voteront, les

⁶² *La Gazette des Etrangers*, 1er avril 1894, *L'Hiver au Soleil*, « La bicyclette », petite pièce de théâtre, 19 novembre 1899. *Les Echos de la Méditerranée*, « Bicyclomanie féminine », 1er janvier 1898.

⁶³ *Nice littéraire*, 8 avril 1909

⁶⁴ *L'Union artistique et littéraire*, 25 avril 1885, 10 mars 1900, 21 décembre 1901., Marguerite Yourcenar, « Souvenirs pieux », Gallimard éditeur, Paris, 1980.

⁶⁵ *Le Monte Carlo*, 4 novembre 1894.

⁶⁶ *Le Petit Poète*, 28 janvier 1906

Parlements mixtes connaîtront les plus beaux boucans qu'aient jamais marqué les délibérations des assemblées ». ⁶⁷

Que ferait la femme française de droits politiques ? Encore faudrait-il qu'elle en soit digne ! C'est ce que sous-entend Anne de Réal dans son journal à propos des femmes-jurées, ce qui nuance une fois de plus son féminisme annoncé : « Mesdames, si vous voulez jouir de tous vos droits, si vous voulez être jurées, il importe que vous vous placiez d'abord à la hauteur de ces fonctions délicates, que vous preniez l'habitude de vous montrer impartiales, et ce afin que vos verdicts, dans un avenir proche, ne fassent pas tomber trop de têtes. » ⁶⁸

Loin de se crispier sur l'aspect politique du féminisme, qui requiert à la remorque du mouvement des suffragettes en Grande Bretagne l'accès au droit de vote et à l'éligibilité pour les femmes, Jeanne Laloë, de *L'Olivier*, montre comment l'entrée de celles-ci dans la vie parlementaire modifierait les conceptions de l'action publique. Comment se voient les femmes, ainsi pourrait-on opposer ce texte à l'opinion que leurs contemporains ont exprimée dans leurs articles. Or celles-ci semblent plutôt tentées par la sauvegarde des droits de leurs semblables, l'horreur du gaspillage, le goût du pacifisme, le tout marqué par l'infinie pitié qu'elles ont pour tous, que par une action politique dure, ⁶⁹ programme aussi peu politique que possible ! Les femmes étaient incorrigiblement douées pour la bienfaisance, la charité et l'humanitaire. D'ailleurs *Le Petit Poète*, remerciant Madame Osborn-William Winter, bienfaitrice du Souvenir français, constatait : « Les femmes sont éminemment propres à la science de la charité, a dit un écrivain : Madame Winter est une amie de cette science inspirée à son âme par l'esprit du bien. » ⁷⁰

Cette « spécialité » charitable dessinait une image de la femme qui n'évoluait guère vers l'égalité. Rien à voir avec la vie d'une « reporteuse » américaine, voyageuse impénitente, Miss Banks, relatée par *L'Hiver au soleil*. ⁷¹ Des petits clubs d'ouvrages de dames étaient davantage le fait des femmes du monde de Nice, où, de façon bien invraisemblable, messieurs voulaient, paraît-il, s'inscrire, comme le Lyceum, sorte de Cercle des Dames, équivalent de l'Artistique, sans fumoir, mais avec un ouvroir. L'éditorial signé V.V. du *Russe sur la Riviera* commentait une « initiative américaine », formulation fréquente pour rendre crédible n'importe quelle affirmation fantaisiste, la création d'une société de défense des maris contre la jalousie des femmes, avec l'invention d'un appareil pour les défendre... « Hélas ! Les détails permettant de comprendre le fonctionnement de cet appareil manquent » ⁷²

Entre sérieux et ironie, les journaux mondains en 1914 révèlent bien que le mouvement d'émancipation des femmes se heurte surtout à un scepticisme généralisé devant leur capacité à assumer un double rôle, familial et professionnel. La question posée par *Les Echos de Nice* dans l'un des derniers numéros de 1914 : L'actrice peut-elle être une bonne épouse ? reçoit une réponse particulièrement rétrograde et culpabilisante : « L'actrice mariée perd la plus grande partie du charme qu'elle exerce sur le public et ne peut donner que bien peu de sa personne à sa famille. » ⁷³

Et si les femmes se passaient des hommes ? Sans rire, Cleyre Yvelin, correspondante du *Féministe* à Paris avait envisagé la fécondation artificielle dès le 10 février 1910 : « On peut bien supprimer la paternité, ce ne sont pas les féministes qui y trouveront à redire, car les générations futures y gagneraient énormément en santé, en vigueur, en beauté, débarrassées

⁶⁷ *Le Féministe*, 22 janvier 1911, *L'Union artistique et littéraire*, 30 mars 1912, *La Chronique des Villes d'eaux*, 7 janvier 1913.

⁶⁸ *Le Féministe*, 1er avril 1909

⁶⁹ *L'Olivier*, avril 1913

⁷⁰ *Le Petit Poète*, 18 mars 1906

⁷¹ *L'Hiver au soleil*, 18 mars 1905

⁷² *L'Olive*, 15 juillet 1907, *Le Russe sur la Riviera*, 18 janvier 1913.

⁷³ *Les Echos de Nice, de Monte Carlo, et du Littoral*, 25 janvier 1914

qu'elles seraient d'atavismes suspects... pour ne pas dire plus . Voilà un moyen de régénération humaine trouvé. C'est une découverte qui a bien sa valeur »

C'est superficiellement que les choses évoluent à la faveur du conflit. *L'Union artistique et littéraire*, l'un des rares journaux mondains qui continue à paraître, envisage courageusement de faire entrer les femmes à la caserne pour parfaire l'égalité, et pour que celles-ci usent de leur bonne influence contre le tabagisme et l'alcoolisme. Choquée de l'attente et des bouleversements de société que le conflit provoque déjà, Léon Sarty n'en peut supporter les premiers effets, ambitions politiques, danses importées malsaines, et elle conclut : « Espérons qu'après tous les grands cataclysmes qui ont bouleversé les pays et où la nature a repris ses droits, quand cette crise de folie sera passée, la femme française se souviendra qu'elle est française et rougira de l'avoir oublié trop longtemps ». ⁷⁴

En fait les femmes se sont émancipées par le travail en l'absence des hommes morts ou retenus au front. Il faut bien, commente Nicette en 1917 dans le *Paris Nice littéraire*, que l'on remplace ceux qui sont loin, ceux qui sont morts : ainsi Madame Meynet a-t-elle pris la place de son mari, jeune chef régional des Scouts, à la direction de *L'Hiver au soleil*. Mais encore ces femmes n'existent-elles qu'en référence à leurs époux disparus ou revenus en héros: *Le Charivari* du 24 décembre 1919 annonce le concours de «La plus belle femme de poilu ». L'hécatombe a mis au second plan les revendications féminines ; les femmes auraient plutôt tendance à se faire séduisantes pour conjurer un noir destin qui, dans les tranchées et les attaques, les a privées d'éventuels partenaires, et pour faire oublier le fait que leur sexe les a protégées.

Pour beaucoup de chroniqueurs mondains, émancipation égale licence et indécence. Léon Sarty bougonne, quoique femme, devant la «Naissance de la salopette», qu'elle trouve peu adaptée à l'anatomie et à l'élégance féminine ; une fois de plus la crainte latente de voir la femme masculinisée freine sa recherche d'égalité avec l'autre sexe. Elle rejoint le chroniqueur anonyme du *Journal mondain de la Riviera* qui ironise sur une manifestation d'humeur plus sociale que féministe à Paris, la «Journée des salopettes. « et signale, choqué, qu'une femme, Mademoiselle Vigeant, est championne du monde d'escrime .

Le féminisme, mouvement politique, passe au second plan, car on l'accuse de subir des «influences étrangères » pernicieuses dont doivent se garder les Françaises, nationalisme oblige . Devant cet état d'esprit, *L'Union artistique et littéraire* réagit ⁷⁵ par une «Lettre parisienne » de Michel Hutin, son rédacteur, intitulée « La Garçonne, ou l'insulte à la jeune fille française », à propos du roman à scandale de Paul Margueritte paru en 1922. Pourtant la femme de ménage de Ménippe, à laquelle Laurent Fornari du *Petit Mentonnais* fait mine de donner la parole quand il a un argument de bon sens à faire passer, trouve le contenu de Faust, de Charles Gounod, bien plus choquant : « Vous croyez que cette Marguerite n'est pas pire que ce Margueritte de « La Garçonne » ? Pour des bijoux elle livre son corps à un amant qui lui fait un enfant. C'est du propre, ça! Elle fait tuer son frère, étrangle son enfant, et zou elle monte droit au ciel ! Ah c'est du propre, d'avoir mis en musique une pareille saleté . Cet opéra, il est scandaleux, tout simplement ». ⁷⁶

Ces vestiges des idées étroites d'avant guerre sont en partie dépassés. Comme la mode vestimentaire qui le dévoile, la danse qui le déhanche, le sport qui en exalte la beauté, le corps devient, dans les années vingt, le relais sacralisé d'un appétit de vivre que la tourmente et la mort ont accentué ; à côté des tristes monuments commémoratifs, de belles pousses débordantes de sève font que bougonnent les esprits chagrins : «Cette fureur, à défaut de la

⁷⁴ *L'Union artistique et littéraire*, 17 juin 1916

⁷⁵ *L'Union artistique et littéraire*, 30 juin 1920, 10 janvier 1921, 5 février 1923 . *Le Journal mondain de la Riviera*, 15 juillet 1920 , 21 janvier 1921 .

⁷⁶ *Le Petit Mentonnais*, 26 février 1927. On comparera avec intérêt les points de vue de Heinrich von Posinger envisagé précédemment et celui de Laurent Fornari sur ce mythe.

politique où les patriotes font bonne garde, elle s'exerce chez nous, dans la mode, où les femmes, ces sottes, nos sœurs, n'ont point eu le patriotisme de se garder en même vigilance . Un groupe de jeunes filles, pourtant d'excellente maison, au rythme de leur démarche, sous le moule de la maille, exhibent, en alternantes saillies, la plus déconcertante danse de poitrines et de croupes ».

Et en apparente contradiction avec ce qui précède, cette recherche rejoint l'éternel dilemme entre femme tentatrice, ou femme séraphique, dans une mode qui laisse bien loin dans le passé l'image de la « tournure » et du corset, attributs artificiels et ridicules, pour laisser au corps sa souplesse et ses formes naturelles, dessinant la gracieuse androgyne du XXe siècle : « Le couturier a supprimé peu à peu la poitrine de la femme ; docile aux ordres et aux caprices des grands oracles de la couture, elle ne s'est pas souvenue que la poitrine était avec le regard et le sourire, son plus grand attrait... Nous sommes en plein règne de la femme-planche. C'est navrant ! »⁷⁷

En janvier 1922 l'« Instantané », de Lionel Nantille, une journaliste, certes, fixe un portrait de femme, moderne, bien dans son siècle. Certes, elle n'a pas le droit de vote ; mais est-ce réellement important ? « On devine rompue aux sports cette voyageuse svelte, et capable de sauter sur une locomotive pour la conduire, si elle en connaît le mécanisme, aussi habilement qu'elle conduit sa torpédo à travers la ville, ou comme elle dirige son cheval, victorieusement, dans le dédale des parcours hérissés d'obstacles du concours hippique ; ou bien elle tanguet et fox-trotte, souple danseuse impeccable, sans lassitude, pendant une nuit entière de fête du Casino . »⁷⁸

L'essentiel est tout de même que cette sportive garde sa féminité et *La Riviera sportive*, dans la « Lettre d'un féminophobe » conseille en juin 1923 aux jeunes filles de pratiquer l'éducation physique avec modération et aux jeunes gens ambitieux d'épouser une dactylo, car un vent de révolution a soufflé sur les charmes désuets : les cheveux coupés, la gorge plate, la silhouette garçonnière triomphent. Dans leur rubrique du *Journal des Hivernants*, les femmes se proclament libres, lestes, énergiques, débarrassées de l'entrave des parures excessives. Un peu par hasard, Jean Gabriel Domergue stylise l'image féminine des Années folles ; il explique au cours d'une interview publiée dans la revue *Sur la Riviera* l'origine des portraits inspirés de jeunes femmes très évanescences qui l'ont rendu célèbre : « J'allais chercher l'image de la femme de mon temps où elle se découvre le mieux, chez les couturiers, dans les dancings. Là elle est nature. J'ai peint ce que j'ai vu (ce qu'on me reproche entre parenthèses) la créature allongée, mince, à la poitrine à peine indiquée, qui se tient mal. Et si je l'exécute de dos, c'est par suite d'un incident qui a amené une mode. Je faisais une esquisse de mondaine, chez un couturier. Le corsage présenté était raté. Je l'échancrais très bas. Le portrait eut du succès ; l'effet particulier devint une loi mondaine. On se décolleta jusqu'à la ceinture. »⁷⁹

En même temps que par une pirouette l'Association poétique des Alpes Maritimes et de la Provence évince Magda Malgat des élections à sa présidence, un jury de femmes⁸⁰ se réunit pour décerner, finalement, à Myriam Harry pour son roman « La conquête de Jérusalem », le « Prix de la Vie Heureuse ». Nous retrouvons le 15 février 1925 la secrétaire générale de ce jury, la romancière Jean Bertheroy , épouse du docteur Auguste Czernicki , dans la rédaction du journal auquel son mari apporte une participation financière, *Cannet-*

⁷⁷ *Sur la Riviera*, 23 mars 1919

⁷⁸ *Le Journal des Etrangers*, 7 janvier 1922. *Le Journal des hivernants*, novembre 1924 .

⁷⁹ *Le Journal des Etrangers*, 23 novembre 1922 . Voir aussi *La Saison hivernale de la Côte d'Azur* de 1925 .

⁸⁰ *Cannes mondain*, 22 janvier 1905 ; le jury était composé de Madame Matthieu de Noailles, présidente ; Jane Dieulafoy, vice- présidente ; J.Bertheroy, secrétaire générale ; J.de Broutelles, secrétaire perpétuelle ; Mesdames Juliette Adam, Arvède Barine, Th.Bentzon, P.de Coulevain, Alphonse Daudet, L.Delarue-Mardrus, C.Ferval, Judith Gautier, L.Félix-Faure, Goyau, Daniel- Lesueur, Catulle-Mendès, J.Marni de Peyrebrune, Bradowska, Gabrielle Réval, Séverine, Marcelle Tinayre .

Journal. Née Berthe Le Barillier à Bordeaux en 1858, elle avait écrit dans *La Revue des Deux-mondes* et reçu à vingt ans le Prix de poésie de l'Académie française pour son recueil « Femmes antiques ». Beaucoup de ses romans ont pour cadre l'Antiquité ; avec ses amies J.Bach-Sisley et Gabrielle Louvet elle aimait beaucoup se vêtir d'un peplos et converser en latin ou en grec. Un autre de ses romans, « Amour, où est ta victoire ? » se déroule à Nice. Installée au Cannet dans sa villa «Hélène », après avoir quitté l'«Ermitage » à Montmorency, elle témoigne d'un féminisme plus humaniste que militant et démontre, comme Jean Bach-Sisley, que l'on pouvait franchir le cap de ce premier tiers du vingtième siècle dans le culte de l'esprit qu'avait initié Madame de Staël, mais en ne se mêlant guère au débat de mœurs. Elle meurt le 24 janvier 1927, quelques jours après son secrétaire Adolphe Badin, représentante d'une génération intellectuelle qui n'avait guère participé aux combats de la vie.⁸¹

Le ton change dans *Le Sourire bleu*, d'un azur plus coquin, avec des articles du style «Comment une femme se dessale » ou « Une boniche incandescente », au niveau de son bandeau, qui représente un satyre dévisageant une élégante fumeuse et valorise plutôt la femme de plaisir que la féministe émancipée.⁸²

Ainsi, de temps en temps, la presse mondaine locale se voue à tous les plaisirs et se commet à de douteuses plaisanteries indignes des lecteurs, et surtout lectrices, habituels : *Le Cancan de la Côte d'Azur* s'amuse à transformer en 1932 le sigle U.F.S.F. (Union Française pour le Suffrage des Femmes) en Union française pour le Suffrage des... Fesses.

Pourtant, le débat, loin de cette tournure à la fois esthétique et érotique se recentre à partir des années trente sur des thèmes plus politiques. Rémi Pacher a lancé en octobre 1931 dans le *Paris Nice* une grande enquête sur le vote et l'éligibilité des femmes auprès de personnalités des deux sexes. Le courrier reçu est passionnant dans sa diversité.

Les opposants les plus ardents au rôle des femmes en politique le sont en fait souvent au principe du suffrage universel. Henri Bordeaux, qui partage ces vues avec Louis Bertrand, et Gaston Niepce, regrette l'appel à l'incompétence féminine, égocentrique et faussement émancipée, pour le choix d'une élite de responsables, ce qui augmentera le gâchis général . A chacun son métier !

Camille Mauclair, la Duchesse de La Rochefoucauld, et, chose surprenante, Léon Daudet, pensent que la femme, sortie de son ignorance et responsabilisée après les transformations nécessaires du Code Civil, l'une des hontes du temps, sera capable d'éviter la guerre. Mais tous les partisans de ce thème majeur du féminisme mettent en avant plusieurs dangers : la perte pour la femme d'une partie de sa féminité, l'inégalité du suffrage puisque la guerre a fait les femmes plus nombreuses, le déclin dans le couple du mari mué en nain social. *Paris Nice* d'ailleurs qualifiera en 1939 de «ménages irréguliers » ceux où la femme travaille au détriment de sa fécondité, accroissant la stérilité de la famille française. *Sur la Riviera* lance le même genre d'enquête de façon moins formelle : « Quelles seraient les cinq personnes du sexe aimable que vous enverriez le plus volontiers au Parlement et pour quelles raisons ? »

Les personnalités plébiscitées mêlent poésie et écriture, scène, haute couture , Monde et galanterie avec Madame Séverine, Colette, Maria Verone, Rachilde, la comtesse de Noailles. Ont aussi obtenu des voix Juliette Adam, Emilienne d'Alençon, Joséphine Baker, Berthe Bovy, Yvonne de Bray, J.Catulle-Mendès, Falconetti, Yvette Guilbert, Gyp, Jeanne Lanvin, Suzanne Lenglen, la Môme Moineau, Gaby Morlay, Suzy Prim, Yvonne Printemps, la duchesse d'Uzès. Fernand Fleuret fait parvenir une réponse motivée bien peu civile : «En réponse à votre question, j'enverrai la Bêtise, l'Ignorance, la Pédanterie, la Jalousie, et la Loquacité, c'est malheureux que « Commérage » soit du masculin, toutes personnes enfin

⁸¹*Cannet-Journal*, numéro spécial, février 1927.

⁸²*Le Sourire bleu*, 22 janvier 1928

parmi les plus « répandues », les plus dignes du suffrage universel en même temps que les plus brillantes du féminisme ». ⁸³

«Si les Françaises avaient voulu, elles posséderaient depuis longtemps leur bulletin de vote . Mais, cédant à la jalousie, à l'envie, à la politique, elles se divisent, se nuisent, au lieu de se grouper autour d'une idée et d'un but unique : l'application du suffrage universel sans distinction de sexe», s'exclame Nora Bielecka, de la revue *Cyrnos*, dans son «Billet féminin ». Et de citer l'exemple de Mariel J.Brunhes - Delamarre, « femme exquise, mère attentive, exploratrice connue, oratrice remarquable, propagandiste de l'évolution sociale. L'hostilité se rencontre moins du côté masculin que féminin et moins parmi la classe ouvrière que dans la bourgeoisie qui s'enlise dans des principes surannés par inertie, par paresse, par égoïsme ». ⁸⁴

Le 15 juillet 1932 , *Sur la Riviera*, par la voix d'«Aristide le Juste» , participe au débat sous le titre «Cruelles» , qualificatif attribué aux nouvelles femmes : « Les unes deviennent directrices de petits journaux parisiens, les autres président à la publication de documents économiques, sans pour cela cesser de cultiver en elles la haine et le mépris de l'homme en général , jugé sur le modèle du patron en particulier . »

Le film «Ma femme est un homme d'affaires» dont *Le Cancan* signale la sortie dans les cinémas de la Côte en décembre 1932 confirme des inquiétudes que *Le Caméléon* avait exprimées en épingleant cruellement Marguerite Grépon , redoutable bas-bleu qui sévissait une fois par semaine en quatrième page de *L'Eclair*. Une personnalité de la presse mondaine azurée peut justifier en partie cette opinion acide : celle de Marguerite Hénon , rédactrice en chef en 1928 des *Echos mondains de Monte Carlo*, revue en partie bilingue, qui devient en été *Les Echos mondains du Touquet-Paris-Plage*, lieu de séjour estival du Prince de Monaco. On la retrouve l'année suivante, et jusqu'en 1936, directrice du luxueux *Riviera Magazine*, « trait d'union entre la beauté des choses et le coeur des hivernants ».

Les revues de luxe que sont devenus certains journaux mondains présentent plutôt une femme-objet, que figent les poses photographiques en un éternel sourire, placé souvent en première de couverture, comme le thème du concours patronné par *Or et bleu* en juillet 1930 , «le plus joli sourire de la Côte d'Azur » , ou ceux des «Miss», nombreux et promus par *Rives d'Azur* ; l'une des plus célèbres lauréates, «Miss Cannes» devenue «Miss France», Yvette Labrousse, plus tard épouse du célèbre Aga Khan, a souvent les honneurs de la presse mondaine azurée.

Sur la Riviera, plus sérieuse, pourtant, oppose dans une enquête ultime en 1936 les jambes de Mistinguett au postérieur de Joséphine Baker, permettant aux pessimistes de déplorer le peu d'importance qu'une revue mondaine pouvait alors accorder au féminisme. Cependant il faut bien dire que ce ton badin répondait à celui des spectacles auxquels participaient ces vedettes dont jambes et postérieur symbolisaient, avec leur accord, la célébrité⁸⁵.

Ce tour d'horizon de la presse mondaine azurée dans un débat de société aussi vif montre, mieux que pour tout autre sujet, qu'un journal est fait pour ceux qui le lisent. Sur ce thème, la clientèle de la Côte, riche, assez âgée, dont les femmes, vêtues et chaussées de luxe, n'avaient sûrement pas une condition trop pénible, n'aurait pu sans doute supporter un autre discours ; celui-ci correspond aux banales gaudrioles échangées autour des tables de jeu et ne vise pas à sonder le secret des coeurs. Quelques idées étaient lancées, le vrai débat toujours à venir. Sur ce sujet sensible, les journaux mondains de la Côte d'Azur se révèlent, une fois de plus, une vitrine de la culture de leur temps.

⁸³ *Sur la Riviera*, 15 avril 1928

⁸⁴ *Cyrnos*, avril 1930

⁸⁵ *Sur la Riviera*, mars 1936

Des signes d'évolution positive apparaissent tout de même, et on en retrouve l'esprit en septembre 1934 dans un article qu'Emile Schaub-Koch , le spécialiste des Beaux-Arts de *Paris Nice*, consacre à la femme . D'après lui, le peintre Jean-Gabriel Domergue a su saisir l'heure psychologique d'une véritable renaissance de l'intelligence féminine, où , dans une sorte de «franchise des mœurs » due à l'Après-Guerre, la femme contemporaine reprenait conscience d'elle-même, au sein d'un matérialisme sensuel attestant la décadence de l'esprit religieux. Longiligne, impénétrable et raffinée, l'Eve de Jean-Gabriel Domergue feuillette à jamais pour nous les revues mondaines des années trente.